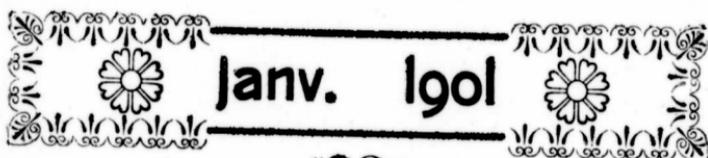




PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL. 5 — No 8.



- | | | |
|----|-----|---|
| M. | 1. | CIRCONCISION, <i>Kyr. 2 cl. II Vêp. mém. du suiv.</i> |
| M. | 2. | Octave de S. Etienne. |
| J. | 3. | Octave de S. Jean. |
| V. | 4. | Octave des SS. Innocents. |
| S. | 5. | Vigile de l'Epiphanie, <i>semid. privilg.</i> |
| D. | 6. | EPIPHANIE, <i>Kyr. royal. II Vêp. de la fête.</i> |
| L. | 7. | 2e |
| M. | 8. | 3e |
| M. | 9. | 4e |
| J. | 10. | 5e |
| V. | 11. | 6e |
| S. | 12. | Dim. dans l'oct. et I apr. l'Epiph., <i>semid.</i> |
- } Jour de l'octave privilégiée, *semid.*

- D. 13. Octave de l'Épiphanie, *dbl. privilg. Kyr. des dbl. II Vêp.*,
mém. du suiv., *O Doctor*, et de S. Félix. M.
- L. 14. S. Hilaire, év. et doct.
- M. 15. S. Paul, conf., premier ermite.
- M. 16. S. Marcel, pape et martyr.
- J. 17. S. Antoine, abbé.
- V. 18. Chaire de S. Pierre, à Rome, *dbl. maj.*
- S. 19. S. Canut, roi et martyr.
- D. 20. II apr. Epiph. S. NOM DE JESUS. *Kyr. 2 cl. II Vêp.*,
mém. du suiv., des SS. Mart. Fabien et Sébastien. (II Vêp.),
- L. 21. Ste Agnès, Vge et mart. [et du dim.
- M. 22. SS. Vincent et Anastase, martyrs.
- M. 23. Epousailles de la Ste Vierge, *dbl. maj.*
- J. 24. S. Timothée, évêque et martyr.
- V. 25. Conversion de S. Paul, *dbl. maj.*
- S. 26. S. Polycarpe, évêque et martyr.
- D. 27. III apr. Epiph., STE FAMILLE DE J. M. J., *2 cl. Kyr.*
2. ton. II Vêp., mém. du suiv., du dim. et de Ste Agnès, *Secundo.*
- L. 28. S. Raymond de Pennafort, conf. (23).
- M. 29. S. François de Sales, év. et doct.
- M. 30. Ste Martine, vierge et mart.
- J. 31. S. Pierre Nolasque, conf.

Marie, la privilégiée des créatures.

ME vous salue, ô la Reine par excellence, ô Marie, la plus sainte, après Dieu, parmi les Saints ; vous qui, par votre fécondité virginale et par votre féconde virginité, avez merveilleusement donné le jour à Jésus Christ, le Sauveur du monde. Vous êtes le temple le plus agréable à Dieu ; vous êtes la demeure sacrée du Saint-Esprit ; vous êtes le sanctuaire glorieux de l'adorable Trinité. Par vous, ô Notre Dame, la vie est revenue sur la terre ; et votre seul souvenir ranime et remplit de joie les âmes fidèles. Prêtez l'oreille, ô douce, ô clémente Reine, aux prières de votre serviteur, de ce misérable pécheur qui vous implore. Oh ! dissipez par les rayons de votre sainteté les noirs nuages de mes péchés, afin que je vous plaise.

LETTRE ENCYCLIQUE
de
SA SAINTÉTÉ LE PAPE LEON XIII.

De Jesus-Christ Rédempteur.

AUX VÉNÉRABLES FRÈRES

Les Patriarches, Primats,
Archevêques, Evêques

ET AUTRES ORDINAIRES.

En paix et communion avec le
siège apostolique

LEON XIII PAPE.

VÉNÉRABLES FRÈRES,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Bien qu'on ne puisse envisager l'avenir sans appréhensions, et qu'on n'ait, au contraire, que trop et de trop graves motifs de s'alarmer, tant il règne de germes invétérés de calamités au sein des choses privées et publiques, il semble que ce déclin de siècle ne laisse pas d'offrir, par la bonté divine, quelque sujet de consolation et d'espérance. Nul, en effet, ne jugera sans intérêt pour le salut commun, qu'il se produise dans les âmes, avec un retour au souci des biens spirituels, un réveil de foi et de piété chrétienne. Et, qu'il en

soit ainsi à l'heure présente, qu'en beaucoup d'hommes ces choses salutaires ou se raniment ou se ravivent, nous en avons pour garants, non de vagues indices, mais des signes manifestes. Voici qu'au milieu des séductions du siècle, et parmi tant d'obstacles extérieurs dont la piété se trouve environnée, sur un signe du Pontife Suprême, on voit d'immenses multitudes affluer à la Ville Eternelle et au tombeau des Princes des Apôtres ; habitants de Rome, aussi bien qu'étrangers, s'adonner ostensiblement aux pratiques religieuses ; et, pleins de foi dans les trésors ouverts par l'Eglise, rechercher avec une sainte avidité tout ce qui peut assurer leur salut éternel. Et, qui ne serait ému encore du spectacle qu'offre à tous les yeux ce redoublement extraordinaire de piété fervente envers le Sauveur ? On estimera sans peine digne des meilleurs temps du christianisme l'ardeur avec laquelle, de l'Orient à l'Occident, tant de milliers d'hommes, unis dans les mêmes sentiments, saluent à l'envi le nom de Jésus-Christ, et célèbrent ses louanges. Plaise à Dieu que ces étincelles de foi antique, qui éclatent en quelque sorte sous nos regards, allument un vaste incendie ; et que l'excellent exemple donné par un si grand nombre ébranle tous les autres. Qu'y a-t-il en effet d'aussi nécessaire à notre époque, que de restaurer partout dans les sociétés la foi chrétienne et les vertus de nos pères ? Quel malheur que d'autres hommes, en trop grand nombre, restent sourds aux avertissements que leur donne ce renouvellement de piété ! Ah ! s'ils savaient le don de Dieu, s'ils venaient à comprendre qu'il ne se peut rien de plus malheureux que d'avoir brisé avec le Libérateur du monde, et d'avoir abandonné les mœurs et les institutions chrétiennes, à leur tour, assurément, ils secoueraient leur torpeur et ne se donneraient de repos qu'ils n'eussent changé de voie, et conjuré ainsi une perte assurée. Or, conserver et étendre sur la terre le règne du Fils de Dieu, travailler au salut des hommes, en leur communiquant les bienfaits de la rédemption, c'est la mission de l'Eglise ; mission si auguste et tellement sienne, qu'elle constitue la raison principale de son au-

torité. C'est à quoi, il nous semble que, pour Notre part, Nous Nous sommes appliqués jusqu'à ce jour, et de toutes Nos forces, dans l'exercice si ardu et si plein de sollicitudes du Pontificat Suprême. Pour vous, Vénérables Frères, concourir avec Nous à cette œuvre, en faire votre principal souci et le premier objet de vos labeurs, c'est assurément votre pratique habituelle, pour ne pas dire quotidienne. Nous devons toutefois, et vous et Nous, redoubler d'efforts, ainsi l'exigent les temps, et profiter spécialement de l'Année Sainte, pour étendre davantage la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, par nos enseignements, nos exhortations, nos conseils; et tâcher de nous faire entendre, s'il est possible, non tant des hommes pour qui c'est une habitude de prêter docilement l'oreille aux maximes chrétiennes, que de ces autres, de beaucoup les plus malheureux, qui, gardant le nom de chrétiens, traversent néanmoins la vie, le cœur vide d'espérance et d'amour de Jésus. Ceux-là surtout Nous inspirent une souveraine compassion; c'est à eux en particulier que Nous demandons de réfléchir sur leur conduite et de considérer le sort qui les attend, s'ils n'ouvrent les yeux.

N'avoir jamais ni d'aucune façon connu Jésus-Christ, c'est assurément un immense malheur, qu'on ne peut toutefois taxer d'opiniâtreté et d'ingratitude. Mais le rejeter ou l'oublier après l'avoir connu, est un crime si affreux et une telle folie, qu'on a peine à se l'expliquer en un homme raisonnable. Jésus-Christ, en effet, est le principe et la source de tout bien; et, de même que c'est sa grâce seule qui pouvait délivrer l'homme, ce n'est que sa vertu qui le peut garder. *Il n'est point de salut en quelque autre. Car il n'est pas sous le ciel d'autre nom donné-aux hommes par lequel on doit être sauvé.* (1) Ce qu'est la vie mortelle, en dehors de Jésus-Christ, *Vertu de Dieu et Sagesse de Dieu*; ce que sont les mœurs; à quelles conséquences aboutissent les choses humaines; ne le savons-nous pas assez par l'exemple de ces peuples malheureux, sur lesquels la lumière chrétienne n'a point brillé? Si peu qu'on se rappelle, ne serait-ce que par le tableau qu'en a

(1) Act. IV, 12.

esquissé saint Paul, tout ce qu'il y régnait d'aveuglement d'esprit, de dépravations contre nature, d'excès monstrueux de superstition et de débauche, on se sent l'âme pénétrée tout à la fois de compassion et d'horreur. — Ces choses-là sont connues sans doute communément, mais non pas communément pesées et approfondies. Non, il ne s'en trouverait pas un si grand nombre aveuglés par l'orgueil ou endormis dans l'indifférence, si le souvenir des bienfaits divins était plus répandu, et si l'on considérait plus fréquemment l'abîme d'où le Christ a arraché l'homme, et les hauteurs où il l'a porté. Déshérité et exilé depuis bien des siècles, le genre humain se précipitait chaque jour à sa ruine, accablé des maux épouvantables que nous avons rappelés et d'autres encore : contagion funeste engendrée par le péché de notre premier père, et que nulle ressource humaine ne pouvait guérir ; quand, descendant du ciel en libérateur, Notre-Seigneur Jésus-Christ apparut. Au premier jour du monde, Dieu lui-même l'avait promis comme le futur vainqueur qui triompherait du *serpent* ; et, dès lors, vers sa venue, l'ardeur d'un impatient désir avait tenu fixé, de siècle en siècle, le regard des hommes. Longtemps, les oracles sacrés et les chants prophétiques l'avaient ouvertement proclamé dépositaire de toute espérance. Et, en outre, par les vicissitudes de sa fortune, par les faits de son histoire, par ses institutions, ses lois, ses cérémonies, ses sacrifices, un peuple choisi avait clairement et distinctement annoncé, que celui-là même accomplirait et consommerait le salut du genre humain, qui devait être, selon les traditions, prêtre et tout ensemble victime expiatoire, restaurateur de la liberté humaine, prince de la paix, docteur de toutes les nations, fondateur d'un royaume éternel. Tous ces titres, figures, oracles, présentant sous des apparences diverses la plus substantielle et harmonieuse unité, désignaient l'être unique qui, sous l'empire de la charité excessive dont il nous a aimés, devait un jour se dévouer pour notre salut. Et, en effet, quand le conseil divin fut arrivé à maturité, le Fils unique de Dieu fait homme, offrit, dans son propre sang, une pleine et très abon-

dante satisfaction pour les hommes à la majesté outragée de son Père; et, rachetant d'un si haut prix le genre humain, il se l'acquittait à lui-même. *Vous n'avez pas été rachetés par les matières périssables de l'or et de l'argent, mais par le sang précieux de Jésus-Christ, agneau candide et sans tache* (2). Ainsi, cette humanité qu'il tenait déjà sous son pouvoir : son empire, comme créateur et conservateur de toutes choses; par un véritable et vigoureux rachat, il l'a faite sienne à un second titre. *Vous ne vous appartenez plus, car vous avez été rachetés d'un grand prix* (3). Par là, Dieu a restauré toutes choses en Jésus-Christ. *Mystérieuse et bienfaisante prédétermination, en vertu de laquelle il avait résolu, quand serait venue la plénitude des temps, de tout restaurer en Jésus-Christ* (4). Et, en effet, à peine le Sauveur a-t-il aboli la cédule de notre condamnation, en la clouant à la croix, que voici soudainement les colères célestes apaisées; l'humanité troublée et errante affranchie des chaînes de l'antique esclavage; Dieu pardonnant à l'homme, lui rendant sa grâce, lui rouvrant l'accès de l'éternelle béatitude, lui restituant le droit et lui offrant les moyens d'y arriver. Alors, comme se réveillant d'un long et mortel sommeil, l'homme ouvrit les yeux à cette lumière de vérité, si longuement désirée, si vainement cherchée. Il reconnut, tout d'abord, qu'il était né pour des biens incomparablement plus hauts et plus magnifiques, que ne le sont les biens sensibles, choses caduques et éphémères où il avait borné jusque-là les pensées et les soucis de son existence. Il comprit que le fond même de la vie, que la loi suprême, que la fin où il faut tout rapporter, c'est que, sortis de Dieu, nous retournions un jour à Dieu. En vertu de ce principe et de cette maxime fondamentale, l'homme se retrouva lui-même et reprit conscience de sa dignité; les cœurs s'ouvrirent au sentiment de liens fraternels unissant tous les hommes; et, par une conséquen-

[2] I Petr. 1, 18-18.

[3] I Cor. VI, 19-20.

[4] Eph. 1, 9-10.

ce logique, droits et devoirs, où furent menés à leur perfection, ou nouvellement constitués, pendant que des vertus naissaient de toute part, que nulle philosophie païenne n'eût même pu soupçonner. Aussi, pensées, actes, mœurs, tout prit un autre cours; et, quand la connaissance du Rédempteur se fut répandue au loin, et que sa vertu se fut écoulée jusqu'aux veines intimes des sociétés, bannissant l'ignorance et les vices antiques, il se produisit un tel renversement de choses, par la naissance d'une civilisation chrétienne, que la face de la terre s'en trouva totalement changée.

Dans ces souvenirs, Vénérables Frères, on puise Nous ne savons quelle infinie douceur, en même temps qu'on y recueille un grave avertissement : c'est que la reconnaissance à l'égard du Divin Sauveur doit remplir nos âmes, et se traduire en toutes les formes possibles.

Un long intervalle nous sépare, il est vrai, des origines et des premiers temps de la rédemption; mais qu'importe puisque la vertu de cette rédemption est indéfectible, et que les bienfaits en restent impérissables et immortels? Celui qui a préparé une fois la nature humaine ruinée par le péché, celui-là même la conserve et la conservera perpétuellement. *Il s'est donné lui-même en rédemption pour nous tous...* (5). *Tous seront vivifiés dans le Christ* (6). *Et son règne n'aura point de fin* (7). Ainsi, selon le plan éternel de Dieu, le salut de tous et de chacun réside en Jésus-Christ. Qui l'abandonne se trame à lui-même, dans une sorte de folie aveugle, sa propre perte, et fait, du même coup autant qu'il est en lui, que la société humaine retombe, comme si elle était battue d'une violente tempête, en cet abîme de maux et de calamités, d'où l'a arrachée la bonté du Rédempteur.

Car, si l'on dévie de la vraie route, on devient le jouet de décevantes illusions, qui détournent toujours davantage du terme désiré. De même si l'on rejette la pure et authentique

(5) I Tim. 11. 6

(6) I Cor. XV, 22.

(7) Luc. I, 33.

lumière de la vérité, on ne saurait empêcher les ténèbres d'of-
 fusquer l'esprit, et une lamentable perversion de doctrines de
 tourner les âmes à la déraison. Enfin, quel espoir de vie peut-il
 rester à ceux qui abandonnent le principe même et la source
 de la vie ? Or, la voie, la vérité, la vie, c'est uniquement Jésus-
 Christ. *Je suis la voie, la vérité et la vie* (8). Lui banni, c'en
 est fait de ces trois indispensables conditions de salut.

Est-il nécessaire de démontrer une chose qui s'affirme
 d'elle-même, et que l'on sent profondément jusque dans la
 plus grande affluence des prospérités temporelles, savoir, qu'il
 n'est rien, hors Dieu, où le cœur humain puisse trouver son
 complet et absolu repos ? L'unique fin de l'homme, c'est Dieu ;
 et il est très vrai de dire que cette vie terrestre porte l'aspect
 et toute la physionomie d'un voyage. Or, Jésus-Christ est
 notre *voie* : en ce laborieux et périlleux voyage, nous nous
 flatterions vainement de parvenir à Dieu, le bien final et su-
 prême, autrement qu'avec Jésus-Christ pour soutien et pour
 guide. *Personne ne vient à mon Père si ce n'est par moi* (9).
 Qu'est-ce à dire, si ce n'est par lui ? D'abord et par-dessus
 tout, si ce n'est par sa grâce ; mais, grâce qui resterait *vide* en
 l'homme, s'il négligeait ses préceptes et ses lois. Après avoir
 opéré notre salut, Jésus, répondant à une nécessité, a laissé sa
 loi, comme gardienne et tutrice du genre humain, afin que les
 hommes, revenus de leurs errements pussent, guidés par elle,
 marcher à coup sûr vers leur Dieu. *Allez et enseignez toutes
 les nations..... leur apprenant à observer tout ce que je
 vous ai commandé....* (10). *Gardez mes commandements* (11).
 Par là, nous pouvons entendre que ce qu'il y a d'essentiel et
 d'absolument nécessaire dans la profession du christianisme,
 c'est d'être docile aux préceptes de Jésus-Christ, et de lui con-
 sacrer sa volonté dans une soumission toute cordiale. Grande
 chose, certes, qui requiert souvent beaucoup d'efforts et une lut-

[8] Io. XIV, 6.

(9) Ibid.

(10) Matt. XXVIII, 19-20.

(11) Io, XIV, 15.

te vigoureuse et opiniâtre. Car, bien que la nature humaine ait été réparée par la grâce du Rédempteur, il reste en elle un certain fond d'affections vicieuses, morbides, débilitantes. Des penchants divers tiraillent l'homme, et les attrait du sensible induisent facilement le cœur à suivre ce qui flatte, non ce que Jésus-Christ commande. Il faut pourtant lutter contre ses passions, leur résister de toutes ses forces, *en esprit de soumission au Christ* : si elles n'obéissent pas à la raison, elles la dominent, et, arrachant tout l'homme à Dieu, elles font de lui leur esclave. *Les hommes dont le cœur est corrompu et qui repoussent la foi ne réussissent pas à ne pas servir... car ils sont esclaves de la triple cupidité, ou de la volupté, ou de l'orgueil, ou de la curiosité* (12). Et, dans ce combat, il faut être tellement disposé, que l'on regarde comme un devoir de ne reculer point, pour Jésus-Christ, devant la peine et la souffrance. Il est difficile, assurément, de repousser des choses qui déploient tant d'anorces pour nous séduire ; il est dur, il est amer de fouler aux pieds ce qu'on appelle biens du corps et de la fortune, pour rester fidèle à la volonté et au commandement de notre maître. Il est de toute nécessité, cependant, que le chrétien soit patient et fort dans la souffrance, s'il veut passer chrétiennement ce qui lui a été mesuré de vie sur cette terre. Aurions-nous oublié de quel corps et de quelle tête nous sommes les membres ? Il a pris la croix, se proposant le bonheur, celui qui nous a prescrit de nous renoncer. Aussi bien, des dispositions d'âme que nous venons de dire, dépend la dignité même de la nature humaine. Il n'y a pas jusqu'à la philosophie antique qui ne l'ait mainte fois observé : se commander à soi-même, et faire que la partie inférieure obéisse à la supérieure, ce n'est point l'abdication d'une volonté déprimée : non ; c'est au contraire l'acte d'une vertu généreuse, admirablement conforme à la raison, et tout à fait digne de l'homme. Au surplus, beaucoup souffrir, beaucoup endurer, est la condition humaine. Il n'est pas plus au pouvoir de l'homme de s'arranger une vie exempte de douleur, et ren-

(12) S. Aug. *De Vera Rel.* 37.

plie de toute félicité, que de réduire à néant le dessein de son divin auteur, lequel a voulu que les conséquences de l'anti-que faute fussent perpétuelles. Il convient donc de n'attendre point sur la terre l'abolition de la douleur, et de tremper son âme pour la supporter avec patience, en y reconnaissant un gage certain des récompenses suprêmes. Car, ce n'est point aux richesses ni aux délices de la vie, ce n'est point aux honneurs ni à la puissance, mais à la patience et aux larmes, au zèle de la justice et à la pureté du cœur, que le Christ a promis l'éternelle béatitude.

On voit facilement par là ce qu'on peut attendre des aberrations et de l'orgueil de certains hommes, lesquels, faisant mépris de l'autorité du Rédempteur, placent l'homme au plus haut faite du monde, et prétendent que la nature humaine règne en souveraine absolue sur toutes choses; encore qu'ils ne sachent ni amener l'avènement de ce règne, ni même en définir le caractère. Le règne de Jésus-Christ, c'est de la charité qu'il tire sa forme et sa vitalité; aimer saintement et suivant l'ordre, tel est son fondement et toute sa substance; d'où suit nécessairement tout le reste: observer inviolablement ses propres devoirs, respecter les devoirs d'autrui, estimer l'humain inférieur au céleste, préférer à toutes choses l'amour de Dieu. Au contraire, cette souveraineté de de l'homme rejetant Jésus-Christ, ou dédaignant de le connaître, a pour base unique l'égoïsme: la charité lui est étrangère, elle ignore le dévouement. Que l'homme commande, Jésus-Christ y consent; mais en la seule manière possible: c'est qu'il commence par servir Dieu, et demander religieusement à sa loi la règle et la discipline de la vie.

Par loi de Jésus-Christ, nous n'entendons pas uniquement les préceptes de morale strictement naturelle, ni les seuls préceptes antiquement révélés, ceux-ci d'ailleurs perfectionnés et achevés par Jésus-Christ, qui les a expliqués, interprétés, sanctionnés; nous entendons encore tout le reste de sa doctrine, et notamment ses institutions. Parmi elles, l'Eglise est au premier rang; ou, pour mieux dire, entre toutes les œuvres

de Jésus-Christ, en peut-on marquer une seule que l'Eglise n'enferme et ne contienne éminemment en elle-même ? Or, c'est par le ministère de l'Eglise, œuvre admirable de sa sagesse, qu'il a voulu perpétuer le mandat dont son Père l'avait investi. Tandis que, d'une part, il lui confiait tous les moyens de salut ; de l'autre, il faisait aux hommes une obligation rigoureuse de lui obéir comme à lui-même, et de la suivre religieusement comme la règle de leur vie : *Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise* (3). C'est donc à l'Eglise qu'il faut demander la loi de Jésus-Christ ; et, conséquemment, si le Christ est la voie de l'homme, pareillement l'Eglise ; lui, par lui-même et par droit de nature ; elle, à titre de mandat et par communication de puissance. D'où il suit, que ceux qui tendent au salut en-dehors de l'Eglise, se trompent de route et se consomment en vains efforts.

A cet égard, la condition des sociétés humaines ne diffère pas sensiblement de celle des individus. Elles aussi courent à des catastrophes, si elles sortent de la *voie*. Celui qui est tout ensemble, créateur et rédempteur de la nature humaine, le fils de Dieu, roi et maître de l'univers, a une autorité souveraine sur les sociétés, non moins que sur les individus. *Il lui a donné la puissance et l'honneur et le commandement ; et tous les peuples et toutes les tribus et toutes les langues le serviront... (14). J'ai été établi roi par lui. Je te donnerai toutes les nations en héritage, et un empire qui s'étendra jusqu'aux confins de la terre (15). La loi du Christ doit donc régir de telle sorte les hommes groupés en société, qu'elle règle et dirige non seulement la vie privée, mais encore la vie publique. Et, comme c'est Dieu qui a déterminé et établi cet ordre de choses, et qu'on n'y saurait déroger impunément, c'est fort mal servir l'intérêt public, que de ne point donner aux institutions chrétiennes la place qui leur est due. Otez Jésus, et la raison humaine se confond, privée de son*

(13) Luc. x, 16.

(14) Daniel VII, 14.

(15) Ps. 11.

meilleur secours et de sa plus précieuse lumière ; et l'on voit s'obscurcir aisément la notion du véritable principe qui a donné naissance, par l'œuvre de Dieu, à l'organisation civile, et qui consiste surtout en ceci, que les hommes, moyennant les liens sociaux, parviennent au bien-être naturel, mais dans une entière dépendance de ce bonheur souverain, parfait, éternel, qui est au-dessus de la nature. La confusion gagnant les esprits, tous font fausse route, et ceux qui commandent et ceux qui obéissent : plus rien de sûr à suivre, ni de solide où s'appuyer.

(à suivre)

LE
SACRÉ CŒUR DE JÉSUS
 ET SES
touchants emblèmes

Par le R. Père Edmond LETIERCE, S. J.

+++++

CHAPITRE VII.

Les emblèmes du Sacré Cœur.

La Couronne d'épines.

La bienheureuse Marguerite-Marie voyait une couronne d'épines ceindre le Cœur de Jésus d'un diadème de douleurs. Pourquoi cet emblème ? Une couronne convenait à la royauté du Cœur de Jésus sur les cœurs, à ses triomphes sur le monde ; mais une couronne d'épines ! Essayons de pénétrer ce mystère.

La couronne exprime la plénitude, et une couronne d'épines ne peut exprimer qu'une plénitude de douleurs. Or, Jésus a souffert dans la Passion de son Cœur et parce qu'il est notre Victime et parce qu'il est notre Frère : comme victime il souffre de la prévision de ses douleurs et de leur inutilité ; comme frère, il s'associe à toutes les souffrances dont l'humanité traîne sur tous les chemins de son exil le trop pénible fardeau ; et, sous l'un et l'autre aspect, rien ne manque à la plénitude de ses douleurs.

I. C'est une attention délicate de la Providence qui lui fait jeter un voile sur les épreuves dont est semée notre vie ; elle nous épargne ces connaissances anticipées, ces prévisions de l'avenir qui trop souvent empoisonneraient notre existence. Dans l'incertitude où nous sommes du lendemain, nous pouvons nous bercer des illusions de l'espérance ; mais que le voile se déchire, que l'avenir nous apparaisse avec ses réalités crucifiantes, c'en est fait, nos illusions s'effeuillent, nos rêves s'évanouissent nous souffrons à chaque instant dans l'attente du coup dont chaque instant nous rapproche. C'est déjà bien assez de ces craintes vagues qui jettent une ombre sur nos meilleurs jours, bien assez pour attrister nos plaisirs de nos *peut-être* et de nos *pressentiments* inévitables ; que serait-ce donc si ces *peut-être*, si ces inquiétudes qui naissent d'une sécurité précaire et d'un avenir toujours craintif faisaient place à des prévisions assurées, à de désolantes certitudes ? Dieu a pitié de nous, il nous laisse l'espérance. Il n'a pas eu pitié de son Fils ; Jésus saura tout, et sa vie sera toujours et tout entière déployée devant ses yeux ; à chaque instant il en portera l'accablant fardeau. Petit enfant à Bethléem, il sait le massacre des Innocents et la fuite en Égypte, il sait le glaive de Siméon faisant deux victimes, sa divine Mère et lui ! il sait les contradictions de sa vie publique et le baiser du traître, et l'abandon de ses disciples, et le reniement de Pierre ; il sait, il sent les tortures de la flagellation et les angoisses du crucifiement ; il en souffre sans qu'un doute heureux lui permette l'espérance, sans qu'un moment d'oubli, une distraction, le repos, le sommeil endorment tant soit peu ses douleurs et les allègent. Cette longue passion est constamment en sa présence. *Dolor meus in conspectu meo semper.*

II. A cette vision incessante des douleurs qui l'attendent dans sa vie et dans sa mort s'ajoute une torture devant laquelle toutes les autres s'effacent. Est-ce la vue de ses humiliations dans les rues de Jérusalem, sa comparaison avec Barabbas, voleur et homicide, la rude montée du Calvaire et les trois heures d'agonie pendant lesquelles il se voit suspendu à ses plaies grandissantes, est-ce ce long martyr d'opprobre et de douleur ? Non, sa grande souffrance, c'est la prévision de l'inutilité de sa Passion pour un grand nombre d'hommes. Hélas ! ce sang versé pour tous ne les sauvera pas tous ; cette rosée vivifiante se changera en pluie de flammes vengeresses, et cet enfer qu'il vient fermer se remplira, ouvert par le péché, de victimes volontaires. Toutes ces grâces, dont il aura préparé dans

les sacrements la source intarissable. seront méconnues et profanées. L'histoire de l'Eucharistie, telle que l'écrira l'ingratitude des chrétiens, se déploie sous ses yeux et lui fait lire les pages de l'ingratitude, du sacrilège, de l'indifférence et de la haine. Il voit aussi comment tous les attentats commis contre sa personne adorable auront une postérité ; que toujours des Judas, des Pilate trahiront, persécuteront son Église ; que toujours sa Passion recommencera dans la personne de son Vicaire. Il voit enfin, lui qui vient pour être aimé, que les hommes seront incrédules à son amour ; qu'ils le mettront hors de leurs pensées, de leurs affections et de leur vie, qu'ils le compteront pour rien. Vous avez donc vu, ô Jésus, les péchés des chrétiens, des religieux, des prêtres ; vous avez vu les miens, mes révoltes, mes mépris, mes ingratitude... et tous ces péchés se sont changés en épines et ont déchiré votre Cœur. Souffrez, Seigneur, que je vous les enlève, et que chacune de mes affections, en se reprenant aux créatures qu'il ne faut pas aimer, fasse tomber une épine de votre couronne et soulage votre douleur !

III. C'est à regret que Jésus se résigne à la souffrance que lui cause la prévision de l'inutilité de sa Passion pour un grand nombre d'âmes ; il reste une dernière souffrance que son Cœur a voulue. Ce Cœur, centre de la vie physique du Sauveur, n'est pas moins le Cœur de cette humanité que Jésus s'est unie par des liens si forts et si tendres ; et toutes les épreuves qui ne cesseront le long des âges de frapper les membres de ce corps mystique enfoncent leurs piqûres dans le Cœur si bon du Sauveur. Pauvre Jésus, préparez-vous donc à souffrir, car, dans cette humanité dont vous êtes le cœur, il n'y a plus rien de sain ; *non est in eo sanitas*, et tous les membres ont leur douleur : châtiments du péché ou tribut payé aux lois de notre nature, nos misères défont toute énumération. Dans le corps que de maladies, dans l'âme que d'angoisses, dans le cœur que de blessures ! Il en est que la malice de nos semblables, que la calomnie a pu faire, d'autres que nos propres passions ont causées. Comme nos plaies sont larges et profondes, comme elles envahissent tout notre être ! Aucune d'elles n'échappe au regard de Jésus, aucune n'échappe à son amour et ne le trouve insensible. Que dis-je ? Il lui plaît d'en connaître et d'en savourer la souffrance amère ; on dirait qu'il les appelle, qu'il les presse de venir à lui, de se jeter dans son Cœur. " Venez, leur dit-il, venez, de tous les temps et de tous les pays, venez à moi, et je vous soulage-

rai." Et ces épreuves, obéissant à sa parole, viennent se précipiter dans ce Cœur devenu le cœur de l'humanité souffrante ; et Jésus, en les recevant, ôte à chacune d'elles sa plus grande amertume ; il y verse, comme un baume, la force et la résignation ; transformées par ce divin mélange, elles n'effraient plus, elles n'écrasent plus le cœur où elles font leur entrée.

Soyez béni, ô Cœur de Jésus, qui me renvoyez ces messagères de grâce et d'espérance ; avec elles je me relève, je marche, je combats ; avec elles je répare, je rachète, je suis rédempteur. •

C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous vous prouvez notre frère et notre ami le plus intelligent et le plus dévoué. Vous nous laissez exposés à la souffrance ; mais, avant qu'elle ne nous atteigne, vous voulez goûter à son calice, en prendre la lie et n'y laisser qu'un principe de force, de mérite et de résurrection. Que vous êtes bon Seigneur ! et les inventions de votre Cœur sacré, qui les dira ?

(à suivre)

AU TRIBUNAL

Le président interroge une femme d'un âge incertain et après l'énoncé des noms et prénoms :

— Quel âge avez-vous, madame ?

Silence absolu du témoin.

— Est-ce que ma question vous embarrasse ?

— Non, répond timidement l'interpellée, c'est plutôt la réponse.

RECONNAISSANCE à NOTRE-DAME de PITIE.

Merci, merci, ô Notre-Dame de Pitié d'avoir guéri mon terrible mal de jambes..... Je ne le sens plus maintenant, et je puis faire mon ouvrage comme auparavant.

Dame G. V.

Mal-Baie.

†
IHS

Le 6 Janv. la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

La Vierge Marie *et le Protestantisme.*

I

Il avait six ans, lorsque ayant entendu l'Ave Maria pendant la journée il répéta cette prière devant sa mère protestante.

Celle-ci le gronda fortement : " Ne dis plus ces paroles, mon fils, c'est de la superstition des catholiques de Rome ; ils font de Marie une divinité. C'est une femme comme les autres. "

John se le tint pour dit et ne songea plus aux paroles mystiques. Mais peu de temps après, il trouva dans sa belle bible aux images dorées, le passage où Saint Luc cite la salutation de l'ange.

— " Maman, dit-il, et cette fois en l'embrassant bien fort, l'Ave Maria est dans la bible. Pourquoi est-ce une superstition de réciter cette formule de notre saint livre ? "

Que voulez-vous, on n'a pas toujours des arguments prêts pour répondre aux enfants terribles, la mère se contenta d'arracher le volume des mains du petit et lui défendit de le lire encore.

Ce fut un trait de lumière pour l'enfant.

" Il devina juste et depuis ce temps là, souventes fois, il répéta les paroles suaves qui caressent le cœur :

" Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes et aussi le fruit de vos entrailles. "

Comme d'instinct, par attirance intime, l'enfant aima la mère de Dieu et chercha à la connaître davantage.

A peu de temps de là, dans la bible, qui selon les protestants contient toute vérité, il trouva encore un texte frappant appliqué à Marie.

Toutes les générations m'appelleront bienheureuse.

John comprit mais n'en dit rien à sa mère ; longtemps après, un soir pendant que dans le grand salon, tout éclairé de girandoles blanches, on discutait sur la non-supériorité de Marie, le petit chevalier de la madone ne se put contenir et s'écria :

“ Non, non, la très sainte Vierge n'est pas du tout comme les enfants souillés d'Adam ; elles venaient de Dieu les paroles que l'archange Gabriel a prononcées en annonçant à Marie la plénitude de la grâce. Marie est la mère du Christ, elle est la mère de Dieu. Nous autres protestants nous nous contredisons en n'admettant pas cette vérité et en la lisant cependant dans notre bible fondement et règle de notre foi. ”

Un moment de stupeur immense plana sur la brillante assemblée méthodiste.

Des haussements d'épaules et quelques sourires — encore de fortes réponses pour ceux qui n'en n'ont pas — s'essayèrent enfin contre les paroles de l'enfant que l'on chassa de la salle.

John avait alors 14 ans. Il pria et pleura ; les demandes mouillées de larmes et partant d'un cœur endolori sont fécondes devant Dieu. A vingt ans John devint catholique.

Un soir, causant avec sa sœur, il lui exprimait son angoisse de la voir hors de la lumière ; mais celle ci lui répondit, en lui montrant le berceau où ses deux angelots endormis émergeaient leur tête blonde et rose :

“ Tu les vois ? Eh bien ! j'aimerais mieux un couteau dans leur cœur que l'idée catholique dans leur âme. ”

Le frère ne répondit pas, mais une prière fervente monta silencieusement de ses lèvres vers le ciel

A quelque temps de là, l'un des bébés de la jeune femme reçut les premières atteintes de la diphtérie, ce mal qui fait tant pleurer les mères.

En trois jours ce fut fini : le médecin déclara qu'aucun espoir n'était possible. Alors le frère dit à sa sœur :

LUXE INUTILE

En fin de saison, dans un petit bourg très cher de la côte normande :

— Comment ! dit un voyageur au patron de l'hôtel, vous osez me donner une chambre dont les fenêtres sont sur la rue et n'ont pas même de rideaux ?

— Oh ! monsieur, les vitres sont si sales qu'il n'y en a pas besoin !

“ Je t'en prie, récite avec moi l'Ave Maria et promets à Dieu que si par l'intervention de la Vierge bénie, ton enfant obtient sa guérison, tu étudieras les dogmes du catholicisme. ”

Vaincue par la grâce et par l'espérance, la jeune mère tomba à genoux et récita la salutation angélique et la prière de l'Eglise.

Le lendemain l'enfant fut guéri. Trois mois plus tard, dans l'église de Port Louis de l'île Maurice, la jeune femme avec son mari et ses deux enfants furent comptés au nombre des fidèles de l'Eglise romaine du Christ Jésus.

II

J'étais encore tout petit lorsqu'en Novembre 1887, j'entendis le Père Tackwell raconter au congrès de Lille en France le récit que je viens d'essayer de reproduire.

L'émotion fut forte dans l'auditoire, mais elle éclata lorsque l'orateur ajouta cette conclusion :

“ Peu de temps après cette conversion, le champion de la Vierge Marie qui avait donné plus de vingt ans de sa vie au service de sa Majesté Britannique entra au service de Dieu. Maintenant il est prêtre et c'est celui, messieurs, qui a l'honneur de vous parler. ”

Je le revois encore, le visage inondé de larmes et entrecoupant par des sanglots ses paroles d'amour en l'honneur de la mère de Dieu.

Ils sont légions ces vaincus de la Vierge, et j'ai voulu raconter ce trait, pour jeter un cri d'espérance et montrer comment la bible resplendit de clartés sereines à la gloire de la Reine des cieux.

“ Dans ce livre, a écrit le père du protestantisme, tout honneur est contenu pour Marie et personne ne peut publier de choses plus magnifiques, eut-il autant de langues qu'il y a de fleurs et de brins d'herbe sur la terre, autant d'étoiles dans le firmament,

UNE APPRÉCIATION.

Les concours d'admission au Conservatoire sont commencés. Dans la cour de l'établissement, deux candidats échangent leurs impressions :

— Mais qui est donc ce petit bout d'homme ? fit l'un en désignant une sorte de nain qui errait autour d'eux.

— Un futur élève de la classe de chant.

— Il doit avoir une voix de basse taille !

de grains de sable dans la mer. " (Oeuvres de Luther, tome V, page 85, Edition de Cologne, 1554.)

Un autre jour de cette même main qui venait de briser les eroix et de salir les autels, le moine apostat écrivait, encore brisé par l'évidence et par un reste d'amour : " Que ce ne soit pas seulement de langue et en paroles que l'honneur soit rendu à Marie ; mais de toutes les forces vives de notre être, du fond de l'âme en vérité et devant Dieu disons lui : O Bienheureuse Vierge. "

Il y a quelques années, en dépit de son hostilité envers la religion catholique, Jean Ruskin, l'amant éperdu de la beauté, célébrait lui aussi les bienfaits de Marie : " Je suis persuadé, disait-il, que le culte de la Vierge est une des grâces les plus nobles et les plus vitales du catholicisme. Ce culte ne peut que contribuer à la véritable sanctification de la vie et à la vraie pureté du caractère. Dès que l'esprit chrétien a été communiqué aux races occidentales, la femme en quelque sorte, a été sanctifiée et honorée en la femme de la sainte Vierge comme l'enfant a été sanctifié par le Christ naissant. "

Voici comment tout récemment, dans son HYMN BEFORE THE ACTION OF TRANSVAAL, le protestant Rudyard Kipling invoquait la Vierge, auxiliatrice de l'humanité.

L'anglais étant une de nos langues, l'on me permettra de citer textuellement l'auteur :

Ah! Mary pierced with sorrow
Remember, reach and save
The soul that comes to morrow
Before the God that gave.
Pierce each was born of woman
For each and utter need
True comrade and true woman
Madonna intercede.

Oh! oui, sainte Madone, intercédez pour nos frères que nous aimons du plus intime de notre cœur sacerdotal ; éclairez-les dans leurs lectures du livre sacré ; à travers l'écorce de la lettre, jetez l'esprit qui vivifie ; que la Bible ne soit pas pour eux " un jardin fermé, " donnez-leur " le flambeau qui éclaire et réchauffe les âmes.

L'abbé Leleu.

PENSÉES D'UN CHRÉTIEN SUR LA VIE MORALE,
par T. CRÉPON, conseiller à la Cour de Cassation. Un vol.
in-12 de 336 pages. Prix : 3 francs.

Librairie Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris.

L'auteur de ces *Pensées* a exercé toute sa vie la plus haute des fonctions sociales, la plus redoutable aussi, celle qui consiste à faire justice. Arrivé au terme de sa carrière, il résume et condense en quelques pages ses croyances sur Dieu et ses droits, sur l'âme humaine et ses devoirs, sur la responsabilité, la justice, sur la vie future. Il est de ceux qui pensent que plus on nie Dieu, plus on doit l'affirmer; que plus on veut réduire l'âme à d'irrésistibles impulsions, plus il faut proclamer sa liberté, revendiquer les droits de la conscience, rappeler la loi du devoir et de la responsabilité.

Tout cela est dit sans personnalités, avec une vigueur, un bonheur d'expression et une concision remarquables. M. Crépon est un indépendant, non pas de ceux qui crient en toute occasion qu'ils le sont, et qui manquent de voix quand il faudrait parler, mais de ceux qui le sont quand cela est nécessaire. Il est aussi de ceux qui, avant d'honorer de leur salut et de leur estime un homme parvenu aux situations élevées, regardent par quel chemin il y est monté, sans se laisser éblouir par l'élévation du personnage.

F. S.

DIEU ET L'HOMME : Instructions d'apologétique, par
M. l'abbé DÉSERS, curé de Saint-Vincent de Paul, à Paris.
Un volume in-18 jésus. Prix : 2 fr. 50.

Librairie Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris.

L'auteur de ce livre s'est donné pour but d'éclairer, de fortifier la foi. Il pose, il commente, il explique les questions qui concernent Dieu, les origines de l'homme, sa destinée, avec une clarté qui rend ces grands problèmes accessibles à tous les lecteurs intelligents.

Ce sont des instructions courtes et solides qui ont été prêchées à Paris, devant un nombreux auditoire : elles ont déjà eu la consécration du succès qui les a accompagnées. Elles apportent " des solutions claires et un enseignement substantiel, " comme daigne le dire le vénérable Cardinal Archevêque de Paris, dans la lettre approbative qui ouvre le volume.

JÉSUS MIEUX CONNU, par M. l'abbé CASABIANCA
duclergé de Paris. Un volume in-12 de 390 pages. Prix :
2 fr. 50.

Librairie Ch Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris.

Au moment de l'ouverture des Catéchismes et à la veille de l'apparition d'une Encyclique que va lancer Léon XIII sur Jésus-Christ Rédempteur, *Jésus mieux connu* arrive à son heure. Ayant constaté que le Catéchisme ne donne aux enfants qu'une connaissance — substantielle assurément — mais pas assez étendue, ni lumineuse, ni assez pratique du Jésus de leur Première Communion, M. l'abbé Casabianca s'est appliqué à combler cette lacune.

Son livre est fortement charpenté ; il s'est inspiré aux sources les plus pures, telles que les Révélations du Saint-Esprit dans l'Ancien Testament, les récits des Evangélistes, les écrits des apôtres, l'Enseignement de l'Eglise et les affirmations des Saints auxquels Jésus s'est manifesté dans des visions, des extases ou des apparitions. Mais ce qui donne un cachet original à ce travail, c'est que l'auteur a eu l'heureuse idée de mettre à contribution l'art chrétien qui apporte à ses démonstrations, un contingent de lumière aussi gracieux qu'inattendu.

C'est d'un style ferme, élégant, parfois imagé et toujours clair, qu'il présente " son Jésus évangélique et extra-évangélique. "

Utile aux enfants, l'ouvrage de M. l'abbé Casabianca est aussi une mine précieuse où messieurs les Ecclésiastiques trouveront des applications ingénieuses et des traits variés et charmants pour leurs instructions aux enfants des Catéchismes.

UNE CONSULTATION

— Mon cher docteur, je vous en prie, dites-moi quels sont les dangers du diabète ?

— Mais . . . madame.

— Oh ? vous pouvez parler sans crainte. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit. C'est de mon mari.

CHEZ LE MÉDECIN.

— C'est curieux, docteur, quand je fume, j'ai des éblouissements.

— Eh bien ! ne fumez pas.

Le client est interloqué : il n'y avait pas pensé.

La Famille Chrétienne

offre à ses chers abonnés

ses souhaits de **BOAHE**

SANTE

HEUREUSE AHAHE,

ACCROISSEMENT

d'amour pour Jésus et Marie,

Patience dans les épreuves,

Mérites pour le ciel.

—***@***—

Le Très-Saint Sacrement est exposé toute la journée, le jeudi de chaque semaine dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc.

Tous les jeudis à 3 heures p. m instruction sur la Ste Eucharistie et adoration publique.

*Intention spéciale pour ce jour : LA CONVERSION
DES PROTESTANTS.*

Les Hymnes du BREVIAIRE ROMAIN

Traduites littéralement en français avec le texte latin en regard. PRIX : 75 centins.

3 exemplaires des quatre fascicules \$ 2. 00.

S'adresser au R^{év.} P. GLADU, O. M. I.

UNIVERSITÉ D'OTTAWA, OTTAWA.

LEÇONS ELEMENTAIRES DE PLAIN-CHANT

Avec un grand nombre d'exercices très pratiques et SOIGNEUSEMENT GRADUÉS ouvrage composé spécialement pour l'enseignement dans les SÉMINAIRES et les PAROISSES.

Par l'Abbé LEONARD, Curé de Brécy (Cher).

Chez l'Abbé David, à Sens-Beaujeu (Cher). PRIX : 24 centins

PETITE HISTOIRE DE LA RELIGION *Par demandes et par réponses à l'usage des* CATÉCHISMES ET DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Par MM. A. LEONARD, Curé de Brécy et C. DAVID, Curé de Villabon (Cher) PRIX : 6 centins.

Chez l'Auteur, C. DAVID, à Sens-Beaujeu (Cher) FRANCE.

PAIN de St. ANTOINE.

Pour le pain des pauvres Servantes de Jésus-Marie, j'envoie \$ 1. 00 — Delle J., Montréal.

Veuillez trouver ci-inclus \$ 1. 00 pour le luminaire de l'Exposition. — L. C. Ottawa.

Une amie de votre œuvre — \$1. 00.

Je donne \$ 5. 00 pour le pain des pauvres Servantes de Jésus-Marie, afin qu'elles prient pour mes affaires spirituelles et temporelles. — G. L., Montréal.

RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XIV.

(suite.)

A la suite de l'équipée racontée au chapitre précédent, tous les mauvais garnements de la division, c'est-à-dire presque tout le monde, résolurent de tirer du Kabyle une vengeance éclatante, et telle qu'elle le dégoûterait à tout jamais d'intervenir dans les affaires qui ne le regardaient pas.

Une quinzaine restèrent seulement en dehors du complot, les uns par apathie, les autres par délicatesse native ; de ce nombre était Clément.

Très triste depuis son entrée au collège, il le devenait encore davantage au frottement forcé, au contact journalier de certaines natures particulièrement odieuses et grossières.

Il ne se passait pas de jour qu'il ne fût froissé dans l'intime de son âme, soit par une conversation qu'on lui faisait subir, soit par un livre qu'on offrait de lui prêter, ou un acte auquel on le conviait. Et pourtant, il avait la prudence en horreur, mais il y a certaines choses, certains spectacles qui entraînent la répulsion sans discuter, tellement l'évidence est là, criante, pour une âme naturellement honnête.

Ce matin-là, il s'aperçut à l'étude que son journal avait disparu. D'abord, il le crut égaré dans un coin de sa case et sortit tous ses livres, mais il constata bientôt qu'on l'épiait dans la salle, que Merluchet faisait signe à Trumard, et que, dans plusieurs coins, on riait d'un mauvais rire, derrière les dictionnaires. Alors une sueur froide lui monta au visage, tout sembla tourner dans l'étude, autour de lui, et il fut sur le point de défaillir.....

Certes, il s'était bien ennuyé depuis qu'il était au collège, mais la pensée vivifiante était toujours là, le cinglant de son souvenir : Travaille, tu as un but noble, généreux entre tous, et c'est parce que tu souffres aujourd'hui, que tu auras le droit, plus tard

de relever la tête et de marcher honoré au milieu de ceux que tu aimes !.....

Aux heures noires, quand la tristesse l'envahissait, c'était dans ce petit journal qu'il laissait couler le trop-plein de son âme ; c'était lui qui avait reçu toutes ses confidences, accueilli tous ses aveux..... Et ces choses, qui avaient leur pudeur, comme tout ce qui est délicat et pur ici-bas, allaient passer sous les yeux rieurs de la bande Merluchet ; leurs lèvres cyniques commenteraient ses sentiments les plus intimes ; des noms qu'il regardait comme sacrés allaient... oh ! non !... ceci jamais .. plutôt tout ! et dans ses yeux d'adolescent de seize ans, des lueurs rouges, des idées folles passaient comme des tentations.....

Petit à petit, une sorte de colère froide l'envahit, faisant disparaître toute considération qui l'eût arrêté en temps ordinaire. N'ayant plus peur de rien, lui, l'enfant discipliné, qui n'avait jamais été puni, il quitta son banc, sans demander une permission, traversa l'étude dans toute sa longueur, et avec un sang-froid qui l'épouvantait lui-même, se plaça face à Trumard. Là, les lèvres tremblantes, la figure toute pâle, il lui dit à haute voix : " Tu m'as pris un cahier, un cahier bleu..... et tu vas me le rendre.....

— De quoi ? fit Trumard.

— Tu vas me le rendre et tout de suite..... " Et comme Trumard s'efforçait de ricaner pour dissimuler la peur qui envahissait son grand corps de lâche, Clément, blanc comme un linge, leva toute droite la main sur lui..... " Et comme Trumard ricana toujours, un soufflet indigné s'abattit sur sa figure, lui marquant sur la joue les cinq doigts de Clément.

Cette scène avait duré dix secondes ; quand le Kabyle arriva, furieux, hors de lui, exaspéré déjà par la scène de la nuit, toute l'étude était debout ; les uns applaudissant, les autres huant : tous heureux d'un incident inattendu qui rompait enfin la monotonie de l'étude.

Quant à Clément, cinq minutes après cette affaire, il était au cachot de rigueur pour huit jours, sans préjudice de la punition supplémentaire que le proviseur ajoutait presque toujours en pareil cas.

Au cachot ! au cachot, lui, Clément ? D'abord il ne put se faire à cette idée. Assis sur son dur tabouret de bois, les coudes aux genoux, la tête entre les mains, il pleura à s'en rendre malade. Ce n'était ni l'isolement, ni la privation de lumière, ni le pain sec, ni le travail forcé qui l'épouvantait, c'était la pensée qu'on allait peut-être écrire à M. Valmont, lui dire que son protégé son fils adoptif n'était qu'un vulgaire garnement, qui avait augmenté d'une unité le nombre des cancre du collège, et que les choses ne pourraient longtemps durer ainsi.

Il se représentait la famille entière lisant cette lettre, là-bas, à Noyon. le matin, au petit déjeuner qui réunissait tout le monde chez le notaire. Got, Mme Valmont hochant la tête, découragées, disant qu'elles s'étaient trompées, qu'on attendait autre chose, qu'on aurait peut-être bien fait de ne pas autant s'intéresser à lui... Oh ! cette vision de Noyon, c'était elle qui le torturait, et qui, dans la solitude du cachot, lui faisait tendre le poing vers la bande Trumard et Merluchet.

Puis, il se fit une raison. Après tout, on l'aimait là-bas, on le connaissait, et on ne le jugerait pas d'après un seul acte ; d'ailleurs, il était seul au moins dans cette chambre, et, exil pour exil, il aimait mieux le cachot tranquille que la compagnie de toute cette bande qui semblait, par son audace, donner le ton à toute la division.

Il en était là de ses réflexions, quand la clé grinça dans la serrure, c'était le Kabyle qui entra, une feuille de papier à la main. En honnête homme, avant de faire son rapport, il voulait tout savoir ; Clément était un bon élève, un peu triste, un peu fier peut-être, mais n'encourant jamais de punition. Évidemment, il y avait eu quelque chose d'inconnu, mais de grave, qui l'avait fait sortir de son caractère. Entre Trumard et Clément, les présomptions de culpabilité ne pesaient pas sur Clément ; mais, extérieurement, il était l'agresseur ; lui, surveillant, ne pouvait pas scruter l'intime des consciences.

Et pourtant, quelque chose le poussait à aller au fond de cette affaire : il prit le tabouret unique que Clément, debout, laissait libre, et commença l'interrogatoire.

Mais l'enfant n'osait pas répondre : tout contribuait à lui fermer la bouche, et l'horreur instinctive qu'il éprouvait pour une dénonciation, quelque légitimée qu'elle fût, et surtout la répulsion d'apprendre à un étranger qu'il faisait un journal, chose que le surveillant considérerait comme un enfantillage, une puérilité, une bêtise à faire hausser les épaules.....

— Remarquez, Clément, que votre silence aggrave encore votre cas, si vous avez une raison sérieuse pour justifier votre équipée, je dis plus, votre scandale, je ne vois pas pourquoi vous vous obstinez à ne pas la donner..... alors vous ne voulez rien dire ?

— Je ne puis rien dire.

— Alors soit ! vous vous expliquerez devant M. le Proviseur.

— Pas plus devant M. le Proviseur que devant vous, Monsieur Ménard ; j'ai une égale confiance en vous deux, et je dis cette dernière phrase dans un sens affectueusement respectueux.

— On ne le supposerait pas.

— Si, Monsieur, j'ai confiance en vous ; vous me punissez, je le comprends, mais comprenez aussi qu'il a pu se passer entre Trumard et moi des choses que je ne peux pas, que je ne dois pas vous confier..... ”

Il disait cela, ses grands yeux bien francs, levés sans haine, sans colère, vers le surveillant ; et cet homme, sans s'en rendre compte, éprouvait du bonheur, dans sa vie de misère, à se sentir regardé ainsi. Certaines âmes se comprennent tout de suite — sans rien se confier, — surtout celles qui souffrent ; c'était leur cas à eux deux, obligés, pour des raisons différentes, de supporter la galère de l'internat. Il devina tout à coup que Clément ne devait pas être coupable, que cet enfant pourrait un jour l'aimer, lui, universellement détesté par tous.

Alors, sans s'en rendre compte, ses traits se détendirent, sa figure quitta le masque du surveillant. Il redevint lui-même ; ce n'était plus le pion, le Kabyle, que Clément avait là, devant lui ; c'était l'homme que Dieu avait fait bon et aimant, et qui, sans même s'en apercevoir, ouvrait les bras à l'enfant qui s'y jeta en pleurant, en criant :

“ Oh ! que je souffre ! mon Dieu, que je souffre !..... ”

— Pourquoi souffres tu ? dis-moi pourquoi ; ce n'est plus au surveillant que tu parles, c'est à M. Ménard, à ton ami, tu le sens bien ; voyons, dis-moi tout ”...

Il l'avait pris sur ses genoux, comme autrefois Got le prenait ; et lui, le pion détesté, trouvait des paroles affectueuses, paternelles, qui font monter la confiance du cœur aux lèvres.....

Alors Clément raconta tout ; il dit Noyon, son entrée au collège, sa vie de misères, son journal qui était son seul ami. Qu'avait-il fait à Trumard, à Merluchet, pour qu'on vienne ainsi lui voler ce qu'il avait de plus cher, car c'étaient eux qui avaient fait le coup ; il en mettrait sa main au feu ; et il n'avait pas su se contenir ce matin, en s'apercevant de cette canaillerie. Où était-il, son journal ? où était sa petite boîte de souvenir ? les photographies de sa famille qui donnaient l'illusion de sa présence ?... oui ! ce Trumard, il ne l'avait pas assez souffleté..... si jamais on abusait de son cahier, si jamais on ridiculisait une seule ligne ! un seul nom ! oh ! alors..... il savait bien ce qui arriverait, mais cette fois-ci ce serait sérieux, comme entre des hommes.

Il parla ainsi un bon quart d'heure ; puis, quand il fut soulagé, M. Ménard se leva et lui serra la main : “ C'est bon, fit-il simplement, je vais arranger tout cela. Pour l'exemple, tu resteras encore demain au cachot ; mais n'aie pas peur, les autres ne l'emporteront pas en Paradis, où d'ailleurs ils ne mettront probablement jamais les pieds ! As-tu besoin de quelque chose ?... demande le moi simplement, je suis ton ami maintenant, n'est-ce pas ? ”

L'enfant allait répondre qu'il n'avait besoin de rien, mais subitement il se ravisa, et, tendant son beau front blanc, bien pur : “ Embrassez-moi, fit-il avec un accent intraduisible, il y a un mois que je ne l'ai pas été !..... ”

Et quand il posa ses lèvres sur le front de l'enfant, le surveillant sentit monter à ses yeux deux larmes, de ces larmes d'hommes qui disent tant de choses, et qui lui parurent si délieieuses, qu'un instant tout sembla s'évanouir, et les murs du collège, et la haine des élèves, et la tyrannie des parents..... il était aimé !.....

*
*
*

Le lendemain, Clément se réveilla encore au cachot ; mais, à côté de lui, au lieu du pain sec et de la cruche d'eau, menu ordinaire des " punis ", il trouva un déjeuner composé comme Got elle-même aurait pu le faire là-bas à Noyon. Il ne chercha pas longtemps l'auteur de cette libéralité, tout de suite il avait deviné le Kabyle.

Mélancoliquement, il se préparait à y toucher, quand, à côté de lui, dans la cour, la cloche sonna la récréation de 8 heures. Il l'entendit sans envie ; franchement il éprouvait la même impression que la veille et se trouvait aussi bien ici que dans la cour, au milieu des Merluchet, des Trumard et de leur bande d'esclaves ; une chose seulement l'inquiétait : qu'était devenu son journal, et M. Ménard avait-il pu le retrouver ?

Tout à coup, il lui sembla qu'il se passait dans la cour quelque chose d'étrange. Le cachot de première division donnait aux trois quarts sur l'endroit où jouaient les collégiens.

Mais habituellement ils délaissaient tous ce coin peu agréable avec ses constructions en pierre meulière et situé sous les fenêtres mêmes du proviseur ; ce qui, en été, gênait la liberté des conversations. Or, ce matin, par extraordinaire, toute la division était là. De l'intérieur du cachot, il entendait nettement le bruit tumultueux des voix, au milieu desquelles il distinguait l'organe détesté de Merluchet et de Trumard : " Par ici, les agneaux là!... seulement, il me faudrait une chaise?..... qui est-ce qui va me chercher une chaise?..... — Moi!.... moi!!.... crièrent quelques voix, celles de Médéric et du jeune frère de Trumard..... "

Tout ce qui se passe à l'extérieur de son cachot est intéressant pour le prisonnier ; aussi, Clément, bien qu'il ne regrettât pas son exclusion, chercha, sans y attacher grande importance, quel jeu inconnu ses camarades organisaient ; il voulut même regarder, mais en plaçant sa table le long du mur, et sa chaise sur la table, il ne réussit qu'à constater l'impossibilité de toute tentative pour correspondre avec la cour. Le vasistas, en gros verre dépoli, était cloué à son cadre et il n'y avait pas à conserver une minute l'espoir de l'ouvrir.

Il descendit alors, presque sans regret ; après tout, cela lui était bien égal ce qu'ils pouvaient faire là-bas, les autres ! Il se mêlait si peu habituellement à leurs évolutions, préférant à toutes les parties, une marche dans le potager, d'où il pouvait découvrir, au détour d'une allée, un coin de paysage qui lui rappelait un peu la campagne.

Mais brusquement, le bruit augmenta d'intensité, on avait apporté la chaise, en cachette ; c'était celle du Kabyle. Médéric l'avait prise en étude, et cette pensée-là amusait tout le monde : " Ohé, Merluchet, tu essuieras tes pieds avant de grimper !... Criez pas si fort, bon sang !... le pion qui va venir !... "

— C'est que voyez vous, les amis, commença Merluchet, j'ai à vous servir quelque chose qu'on n'entend pas tous les jours, un petit récit inédit, pour l'usage externe, dû à la plume élégante du citoyen qu'on a si justement coffré là-dedans, du dénommé Clément Valmont, originaire de " je ne sais pas où " et domicilié à Noyon, où d'ailleurs il aurait bien pu rester !... allons, que ceux qui ont du coton dans les oreilles s'empressent de l'extérioriser !... !! Y êtes-vous, les amis... ? je réclame un peu de silence... du silence !... tonnerre de Brest ! ! "

Long et déhanché, Merluchet gesticulait sur sa chaise, apostrophant les groupes où l'on continuait à causer..... " Dis donc, Oscar, t'as pas bientôt fini ?..... " Des pst ! ! pst ! ! énergiques, pleins de curiosité et de convoitises méchantes, se faisaient entendre, des coups de coude très énergiques furent distribués et, au bout de quelques instants, on obtint un silence relatif.....

" D'abord messieurs, vous remarquerez que c'est un cahier BLEU.... couleur du ciel.... la couleur de tous ces BONDIEUSARDS sempiternellement fourrés sous les jupons de l'autononier !... c'est toujours difficile de savoir ce qu'ils ont dans le ventre ! ces animaux-là.... Eh bien ! vous, privilégiés, vous allez le savoir, grâce à la poigne de trois d'entre nous..... maintenant, écoutez !..... "

Alors, d'une voix éveillée, qu'il rendait ridicule à plaisir, il commença la lecture, tenant le cahier d'une main, et de l'autre faisant des gestes de paillasse :

“JE M'ENNUIE... OH ! JE M'ENNUIE À MOURIR..... TOUJOURS MA PENSÉE S'ENVOLE VERS NOYON, VERS GOT, VERS LA MAISON CACHÉE DANS LA VERDURE OU CE SOIR AUTOUR DE LA LAMPE, M. ET MME VALMONT PARLENT PEUT-ÊTRE DE MOI, OU BLANCHE, TOUTE JOYEUSE, S'AMUSE, SANS SONGER À TOUT CE QUE JE SOUFFRE POUR ELLE.....

” Vous entendez, les amis..... Blanche!!..... je vous signale Blanche..... Ah ! le gaillard, avec ses airs de misanthrope...c'est-y hypocrite tous ces oiseaux-là..... Qui est-ce qui sait ce qu'est Blanche.....? je propose de lui envoyer notre carte..... en port dû... !! Mais, attendez ! c'est pas fini..... il y en a long

” TOUS CES POTACHES ME DÉGOUTENT je répète : TOUS CES POTACHES ME DÉGOUTENT !..... ”

Et Merluchet, se tournant vers le mur du cachot, hurla de sa plus belle voix : “ Eh bien ! toi, tu nous dégoûtes encore plus, n'est-ce pas, les amis?..... Faut crier tous, de manière à ce qu'il l'entende : “ Conspuez !... Conspuez le Valmont !!... Conspuez !... ”

Et, à part quelques rares personnalités décidées, tous, comme des esclaves bien dressés, crièrent tant qu'ils purent : “ Conspuez le Valmont !..... conspuez ! !..... ”

“ TOUS CES POTACHES ME DÉGOUTENT, À LA CHAPELLE SURTOUT ; IL SEMBLE QU'ILS RICANERAIENT AUX YEUX DU BON DIET, S'IL APPARAÎSSAIT LÀ SUR L'AUTEL..... ”

Et, comme quelques rires éclataient, Merluchet étendit la main : “ Attendez, vous allez voir si c'en est un. de Jésuite !..... ”

“..... JE NE PRIE PLUS ICI COMME LÀ-BAS A NOYON, DANS LA CATHÉDRALE, ENTRE LA BONNE GOT ET LA PETITE BLANCHE : À PEINE AI-JE MIS LA TÊTE ENTRE MES MAINS, QUE J'ENTENDS POUFFER DE RIRE DERRIÈRE MOI : ILS ONT REMARQUÉ MES DEUX VISITES À L'AUMONIER ET CECI A SUFFI POUR ME FAIRE MAL NOTER ; À VOIR LEUR ATTITUDE, À ENTENDRE LEURS CONVERSATIONS SURTOUT, ON DIRAIT QU'ILS N'ONT PAS DE MÈRE, OU QUE LEURS PARENTS NE LES ONT PLACÉS LÀ QUE POUR SE DÉBARRASSER D'EUX....

(à suivre.)

.....
 DIRECTEUR : A. L. MANGIN, PRÊTRE,
 A JEANNE D'ARC (AYLMEY-EST.)